

Danielle Thiéry

# La Souricière

*Roman*

Flammarion | Versilio

© Flammarion, 2022.  
© Versilio, 2022.  
ISBN : 978-2-0802-6394-0

« Ce début annonce au lecteur qu'il doit assister à de sinistres scènes ; s'il y consent, il pénétrera dans des régions horribles, inconnues ; des types hideux, effrayants, fourmilleront dans ces cloaques impurs comme les reptiles dans les marais. »

*Les Mystères de Paris*, Eugène Sue.



## Centre pénitentiaire de Caen

*Février, lundi, 14 h 30*

Le prisonnier matricule 1278 est assis au bord de son lit, les mains jointes entre ses genoux serrés. Tête basse, yeux rivés au sol, dos voûté. Il se force à ne pas regarder l'individu qui lui fait face et dont, en relevant un tout petit peu les paupières, il aperçoit les pieds.

Le visiteur est resté debout. Il porte un costume gris, de piètre qualité, un peu lustré aux manches. De l'échancrure de son pull noir dépasse un col romain blanc, en plastique. Ses chaussures sont avachies. Comme nombre de prêtres il ne doit pas rouler sur l'or. Il se tient droit mais appuie parfois ses épaules contre le mur, entre la minable étagère quasiment vide et la petite fenêtre carrée à barreaux qui livre un crépuscule précoce, humide et froid. D'ailleurs, s'il prenait le temps de regarder dehors, il verrait quelques flocons paresseux se perdre dans le puits de la cour de promenade. Ou peut-être qu'il ne verrait rien du tout, tant il fixe intensément le détenu de son regard de renard. C'est à cause de cette lueur inquiétante que le prisonnier s'oblige à garder les paupières baissées.

— Vador ?

La voix, basse, pateline. Le prisonnier réprime un frisson. Ça fait un moment déjà qu'il ressent la nervosité de son hôte. Un moment que les mains du curé, enfoncées dans les poches de son pantalon, font tinter les pièces de monnaie. Ce tic qui annonce son arrivée dans les coursives, aussi sûrement que s'il avait une clochette attachée autour du cou, indique que l'heure est venue.

Vador resserre les genoux et se tasse un peu plus à l'angle du lit carcéral qui grince au moindre mouvement. Le métal du sommier gémit plus fort quand le prisonnier se penche en avant dans l'intention de se mettre debout. Le visiteur interrompt le mouvement d'une tape sèche sur la tête.

— Attends, Vador, tu ne m'as pas dit...

— Oui, mon père ? halète le détenu comme s'il expulsait un jet d'acide.

Il a le souffle court soudain, c'est toujours comme ça quand il a peur.

— Tes rêves ?

— Mes... rêves ?

— Oui, tes rêves... Tu penses toujours à ces femmes, Vador ?

— Non !

Il se récrie. Quels rêves ? a-t-il envie de demander. Quels rêves, sinon, ici et là, un cauchemar d'enfance, une silhouette hostile dans un endroit froid comme une tombe, une bouche de femme aux dents gâtées, les yeux blancs d'un enfant mort.

Il secoue la tête, repousse de toutes ses forces l'allusion à ces souvenirs. Pour lui, ils évoquent l'enfer, là où son âme sombrera quand il quittera ce monde.

— Mon père, pitié !

Le prêtre avance une main qui se veut apaisante.

— Bon, bon, très bien, tu ne rêves plus, j'ai compris... Et ces voix, dans ta tête ?

Non, non, non, pas les voix ! Il serre les mâchoires pour ne pas répondre. Ah... Ses dents qui s'entrechoquent vont-elles le trahir ? Parce que les voix, des fois, oui, oh Seigneur ! Faibles, évanescentes, comme si elles n'étaient plus vraiment là alors qu'il sait pertinemment qu'elles ne sont jamais parties pour de bon. Parfois, elles se camouflent pendant des semaines. Et puis, tout à coup, sans raison, au détour d'un couloir, sous la douche, au parloir... Mais il ne veut pas en parler.

— Pardon, mon père, dit-il pourtant en s'agenouillant en toute hâte. Je vais me repentir, je...

D'un autre geste, le prêtre l'interrompt.

— Tu sais, Vador, j'ai une bonne nouvelle pour toi, biaise le curé comme pour faire durer la torture, tu vas bientôt sortir d'ici...

Le prisonnier sursaute, se cabre tout à coup comme si l'autre lui avait asséné un coup en traître.

— Sortir ? Mais non !

Sa voix n'est qu'un murmure. Il s'affole, se prosterne. À genoux, son corps paraît tassé, rétréci. Il se prosterne, son front touchant ses mains croisées au sol, les jointures blanchies à tant se serrer. Ses boucles brunes, déjà scarifiées par des filaments gris, frôlent les pieds du prêtre qui ne bouge pas. Mais les pièces, dans ses poches, reprennent de plus belle leur sarabande. Le vacarme, dans les huit mètres carrés de la cellule, devient assourdissant.

— Tu ne veux pas sortir, Vador ? s'étonne l'homme d'Église, un rictus faussement dépité étirant ses lèvres minces.

Vador s'agite encore plus. Sortir ! Non, non, jamais. Il a beau ne pas se rappeler le goût des femmes, il ne pourrait prétendre ne plus avoir de réaction à leur vue. Comment savoir ce qui se passerait si...

— Je veux pas, chuchote-t-il comme s'il énonçait une obscénité.

Le curé se penche juste assez pour attraper la chevelure de Christ maudit de Vador. Il la tire en arrière, forçant le détenu à le regarder.

Celui-ci panique pour de bon. La fin est proche. L'autre n'a fait le déplacement, cette fois encore, que pour lui parler d'elle. Comme à chacune de ses visites. S'il avait su, il ne l'aurait jamais laissé entrer la première fois. Mais comment aurait-il pu savoir ? Un prêtre ! Déjà bien beau qu'un de ces saints hommes ait daigné venir jusqu'à lui, lui le pécheur qui brûlera en enfer avec tous les damnés de son espèce. Il aurait dû prétendre qu'il était malade, se faire vomir. Parce que là, une fois de plus, il ne sait plus comment faire. Il éructe un murmure désespéré :

— Je lui ai rien fait...

— C'est mal de mentir, tu sais. Si tu continues, tu n'obtiendras jamais la rédemption de tes péchés...

Vador est perdu. Il ne veut pas tricher, dans son cas c'est considéré comme faute capitale et c'est justement ce dont le père le menace.

— Je mens pas... Je lui ai rien fait...

Sa voix n'est qu'un filet misérable. La sueur dégouline dans son dos et les larmes sur ses joues. Ses pieds le brûlent tandis que ses mains sont glacées.



— Bien sûr que tu mens, Vador, énonce la voix cauteleuse, tu étais là, tu l'as attrapée et...

— Non, non, non, je l'ai pas touchée... Je l'ai vu...

Le curé se raidit, cessant tout mouvement.

— Tu as vu qui ? La fille ? Tu as vu la fille ? Dans le chemin, en short, avec ses beaux cheveux... ses belles jambes fines... ses petits seins...

Le ton se fait sourd, comme si l'homme d'Église se dédoublait subitement pour laisser parler un autre en lui. À moins qu'ainsi, il n'imaginât entrevoir, enfin, une chance d'obtenir ce qu'il veut...

— Oui, je l'ai vue, admet Vador.... Mais c'est pas moi qui lui a fait le sexe... c'est pas moi qui l'a tuée... C'est lui...

— Qui, *lui*, Vador ?

Ces mots, impérieux, ce souffle, court, cette voix de crapaud.

— Lui, l'homme, j'ai tout vu, ça c'est vrai, tout ce qu'il lui a fait... mais moi j'ai rien fait... J'ai juste regardé... pardon, Seigneur Jésus, c'est mal...

Le curé a changé de couleur. L'odeur forte de sa transpiration, chargée d'acétone, parvient à Vador, qui se méprend.

— Je vais me repentir..., s'empresse-t-il, oui, mon père, je vais faire pénitence...

— Je m'en fous de ton repentir, menace l'homme en gris, tu dois me dire qui tu as vu...

*Tue-le !* crie la voix déformée de l'enfant aux yeux blancs, *tue-le !*

Elle s'éteint, aussi soudainement qu'elle est sortie des limbes.

Ne pas répondre. Ne pas s'affoler.

À tout hasard, le prisonnier se prosterne en psalmodiant de pauvres litanies :

— Père, père, pardonnez-moi ! Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible... Guérissez-moi, Seigneur, parce que ma force est ébranlée...

Le prêtre lâche un soupir excédé. Il en a assez, ça se devine à l'arrêt brutal du tintement des pièces. Il a envie de serrer cette nuque entre ses longs doigts de rapace jusqu'à sentir ralentir et s'éteindre les pulsations dans les carotides. Sa respiration devient rauque tandis que Vador persiste à déblatérer ses bondieuseries :

— Faites-moi entendre la voix de votre miséricorde, Seigneur ! Par pitié, délivrez-moi de l'ennemi qui est en moi... Pardon, mon père, bénissez-moi, mon père, confessez-moi, absolvez-moi ! Seigneur tout-puissant, pitié...

Le curé n'en peut plus de ces conneries et jette un regard aigu au judas de la porte, fermé de l'extérieur. Il tend l'oreille. Silence dans la coursive. L'horloge numérique de la petite télé suspendue au mur indique 15 heures. Le gardien ne reviendra pas avant une demi-heure. C'est la convention entre eux.

L'homme en gris abandonne pour de bon les pièces dans ses poches. Il attrape à deux mains les boucles brunes, fait se relever le prisonnier sans ménagement.

— Dis-moi, dis-moi qui tu as vu... Confesse-toi, sinon je ne pourrai pas t'absoudre, tu comprends ?

Vador titube. À quelques millimètres de son visage, il peut sentir l'haleine du père, âcre, malsaine. Il sait très bien ce que ces effluves signifient. Il les a reniflés dans le chemin, il y a si longtemps. C'est à cause de ça

qu'il l'a reconnu, dès sa première visite, au moment où il a parlé de la jeune fille sur le vélo.

Il sait ce que le prêtre va faire quand il lui aura dit ce qu'il veut entendre. Et ce que lui, Vador, espère qu'il fera. Car, quand il sera dehors, si, réellement, on l'oblige à sortir, il recommencera. C'est ce que lui disent les voix et il les croit.

— Pardon, mon père... pardon...

— Qui as-tu vu, Vador ?

C'est fini. Il faut que ça finisse. Le prisonnier se cabre sous le tremblement qui lui dépaquette les os. À bout de forces, il exhale :

— Vous, mon père !



## Paris

*Mars, jeudi, 15 heures*

Dans la salle des mariages de la mairie du 14<sup>e</sup> arrondissement, la commissaire générale Edwige Marion trompait son ennui en contemplant l'immense toile accrochée au mur qui représentait un couple, vieux de quelques siècles, batifolant dans la nature en compagnie d'un chien. Le maire n'en finissait pas de débiter un discours convenu aux futures mariées qui commençaient, elles aussi, à s'impatienter. Toutes deux vêtues d'un tailleur-pantalon, blanc pour l'une, noir pour l'autre, elles se tenaient la main du bout des doigts.

Assise quelque part dans l'assistance, une femme toussait quasiment sans arrêt. Une toux sèche, compulsive, qui mettait les nerfs de Marion en pelote.

— Contrairement à la formule consacrée, dit le maire, un type petit et replet qui transpirait abondamment dans la salle trop chauffée, on ne se marie pas que pour le meilleur ou pour le pire. On se marie surtout pour les choses de la vie, le quotidien, et pour se

soutenir l'un l'autre, l'une l'autre, quitte à s'oublier, parfois, complètement, pour l'autre.

*Que de conneries !* fulmina Marion, qui avait oublié depuis longtemps son seul et unique mariage, vingt-cinq ans plus tôt, avec ce seul et unique époux qu'elle avait gardé à peine un an et n'avait jamais revu, tant ils avaient peu à partager.

Dans son dos, la toux reprit en staccato. Marion se fendit d'un coup d'œil rapide en arrière. Elle balaya vite fait la trentaine de personnes de l'assistance : que des flics de l'Office, ou presque. La psycho-criminologue Alix de Clavery se tenait sur le côté, un peu à l'écart des autres. La tête inclinée vers ses genoux, ses cheveux coiffés à la diable dissimulant ses yeux, à tous les coups braqués sur son téléphone, vêtue, comme tous les jours, d'un jean, d'une sorte de caban informe et de sa sempiternelle écharpe de laine blanche.

Il y avait aussi quelques têtes que Marion n'avait jamais vues.

Elle repéra la quinteuse à ses soubresauts. Une petite femme dans la soixantaine, assise au dernier rang, qu'elle ne connaissait pas.

— Être ensemble suppose l'exercice d'une véritable égalité, une complémentarité de tous les instants, spontanée et non issue d'une sorte de clonage prôné par les thuriféraires de l'égalitarisme à tout prix. À ceux qui prêchent le nivellement par le bas, la facilité, répondez non ! Privilégiez toujours le mieux, le dépassement de soi pour que votre avenir soit le plus heureux possible. Je vous engage à le construire jour après jour, pierre après pierre et...

*Fait chier !* formula Marion en pensée mais en soufflant assez fort pour que l'édile s'en aperçoive et se tourne vers elle.

— Je vois, mesdames, que votre témoin s'impatiente, émit-il avec un petit rire, nous allons donc procéder à l'échange des consentements...

Il se pencha vers le bois de la table monumentale et saisit la liasse de papiers que venait de lui rapprocher une secrétaire empressée.

— Valentine, Aimée, Denise, Cara, née à Romans, capitaine de police, voulez-vous prendre pour épouse Rose, Marie-Antoinette, Verne, ici présente ?

— Oui, je le veux ! brailla Valentine, si fort qu'elle déclencha un rire spontané de l'assemblée.

— Rose, Marie-Antoinette, Verne, née à Lille, médecin légiste, voulez-vous prendre pour épouse Valentine, Aimée, Denise, Cara, ici présente ?

Rose, toujours plus mesurée, se tourna vers Valentine et lui sourit avant de prononcer un oui infiniment plus sobre.

L'assistance applaudit quand le maire déclara les deux jeunes femmes désormais unies par les liens du mariage. Puis elles se passèrent au doigt de fins anneaux d'or et restèrent muettes un moment, à se regarder comme si le monde autour d'elles avait disparu.

Marion fixa le maire avec intensité pour lui intimer d'enchaîner : on n'allait pas y passer la journée. Des salamalecs, toutes ces cérémonies, quelles qu'elles soient. Parce qu'elle ne voyait pas qui d'autre aurait pu tenir ce rôle et sûrement aussi pour l'obliger à assister à son mariage, Valentine avait demandé à Marion d'être son témoin. Penchée sur le registre pour le signer, la directrice

de l'Office était pressée d'en finir. Elle ignore le coup d'œil ironique du maire et s'approcha des deux nouvelles épouses.

— Félicitations, Valentine, souffla-t-elle en la serrant dans ses bras, c'est une belle connerie, mais bon...

— Merci, ça me fait très plaisir ! grinça la capitaine.

— Détends-toi, Val, je plaisante ! Et si tu es heureuse, je le suis aussi !

En vérité, Valentine partageait l'avis de Marion à propos du mariage. Et si Rose n'avait pas autant tenu à cette union solennelle, jamais elle n'en aurait pris l'initiative.

Serrées l'une contre l'autre, Marion et Valentine sentirent en même temps les assistants se diriger vers elles tandis que la bonne femme continuait à tousser sans relâche. Du coin de l'œil, Marion observa la fauteuse de troubles, toujours assise seule, apparemment décidée à ne pas s'associer aux congratulations.

— C'est qui, cette vioque sur le point de clamser ? marmonna-t-elle à l'oreille de Valentine. Tu la connais ?

Cara tourna la tête, cligna des yeux pour distinguer la femme qui pressait maintenant un mouchoir contre sa bouche. Marion sentit le corps de la capitaine s'arquer comme si elle avait reçu une décharge de Taser dans l'estomac tandis que ses doigts crochaient violemment le biceps de Marion.

— Quoi ? s'exclama celle-ci en remarquant que le sang avait quitté le visage de la capitaine, qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est ma mère, souffla Valentine.

— Comment ça, ta mère ? Tu l'as invitée finalement ?



À la façon dont Valentine semblait pétrifiée, Marion fut saisie d'un doute.

— Tu veux dire que tu n'étais pas au courant qu'elle viendrait ? Mais comment c'est possible... ?

Valentine se détourna de Marion avec brusquerie. Elle s'appuya des deux mains à la table de cérémonie en secouant la tête dans tous les sens comme si cela pouvait l'aider à contenir l'émotion qui la submergeait. Heureusement, Rose, occupée à recevoir les félicitations d'un vieux monsieur, ne remarquait rien de ce qui se jouait.

Marion resta figée, son regard allant de la vieille femme à la jeune mariée tandis qu'elle tentait de comprendre. Valentine et sa mère ! De mémoire, il y avait bien quinze ans qu'elles étaient en froid et au moins dix qu'elles n'avaient plus aucun contact, même à distance. Pour commencer, Sabine Cara n'avait, aux dires de Valentine, pas supporté que sa fille unique décide de devenir flic, à Paris, cette ville de perdition où elle ne pouvait plus la surveiller. Ensuite, la revendication publique de son homosexualité avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Mère célibataire, Sabine Cara n'avait pas hésité à sacrifier son seul enfant à des convictions d'un autre temps. Valentine n'en parlait jamais et personne, pas même Marion, ne pouvait savoir à quel point ce jugement l'affectait. Et qu'est-ce qui lui prenait, à cette mère-là, de débarquer aujourd'hui ? Marion envisagea une explication. Employée à la mairie de Romans, Sabine Cara avait sûrement eu connaissance, par l'état civil, du mariage de sa fille. Et elle se pointait, là, aujourd'hui ! Pourquoi ? Sinon pour faire du grabuge ?

Immobile, Marion détailla la petite bonne femme vêtue de sombre, les cheveux gris tirés en un chignon

sévère, raide sur sa chaise. Derrière ses lunettes à monture d'écaille, un antique mouchoir en tissu à carreaux devant la bouche, elle dardait sur l'assemblée un regard hostile.

Marion fonça pour traverser les quelques mètres qui la séparaient de la vieille dame et se campa devant elle. Encore secouée par sa dernière quinte de toux, elle tentait de contenir les larmes qui avaient envahi ses yeux. Son regard bleu terne flamba quand Marion entra dans son champ de vision.

— Bonjour, madame Cara, dit Marion le plus sereinement possible. Je suis la commissaire...

— Je sais qui vous êtes !

Sabine Cara ne leva pas la tête vers elle, se contentant de replier avec soin son mouchoir à carreaux sans rien ajouter.

— Vous êtes venue pour le mariage de Valentine ? tenta Marion en s'efforçant d'être aimable.

— Un mariage, ça ? Une caricature, oui ! Une pochade ! Laissez-moi rire !

Elle poussa une sorte de hennissement qui déclencha une nouvelle quinte de toux. La trentaine de personnes qui entouraient les mariées s'arrêta de parler pour se tourner vers la perturbatrice. Marion leur adressa, de loin, un geste apaisant.

— C'est pathétique, lança la mère de Valentine une fois la quinte passée, ce mariage est pathétique !

— Ça suffit ! gronda Marion, si vous êtes venue pour faire du pétard, je vais être obligée de vous demander de sortir !

— Ah bon ? On n'a plus le droit de s'exprimer dans ce pays ? Et c'est une cérémonie publique, un mariage, non ? J'ai le droit d'être là !

Le regard brûlant de colère, les joues livides, elle défiait Marion. Sans savoir si c'était la bonne méthode pour désamorcer la crise, celle-ci s'assit sur la chaise voisine. L'effet fut immédiat.

— Je ne suis pas ici pour cette personne que vous appelez ma fille ! grommela son adversaire soudain tassée, c'est vous que je suis venue voir !

Sèche comme un coup de trique, elle n'avait pas l'air de plaisanter ni de perdre la boule. Médusée, Marion se pencha vers elle.

— Moi ? À quel sujet ? Et pourquoi ici ? J'ai un bureau !

— Justement, c'est là qu'on m'a dit où vous trouver !

Et aussi, probablement, lui avait-on précisé pour quel événement la moitié de l'Office était réuni dans cette mairie.

— Et ça ne pouvait pas attendre demain ? demanda-t-elle, soupçonneuse.

— Demain, je ne serai peut-être plus de ce monde...

Sabine Cara se tendit en avant comme pour contrer une protestation de son interlocutrice.

— Je sais ce que je dis. Je n'en ai plus pour longtemps, vous voyez bien que je suis malade. Mais avant de rejoindre le bon Dieu, je tenais à vous parler de ça !

La vieille se remit à tousser. Elle paraissait, en effet, bien mal en point. Marion zieuta du côté de la noce. Une dizaine de smartphones mitraillaient Rose et Valentine de tous côtés, détournant leur attention. Marion surprit cependant un regard noir de Valentine qui n'allait pas tarder à rappliquer et elle se dit qu'il était temps qu'elle fasse évacuer la mère Cara. Mais celle-ci s'était mise à fouiller dans son grand cabas d'où elle sortit un journal

plié en quatre. Elle le déploya et le tendit à Marion d'un geste péremptoire. Il s'agissait d'un exemplaire de *Ouest-France*, édition de Caen, ouvert à la page des chiens écaillés, à en juger par les titres.

La vieille dame pointa l'index sur un entrefilet, au milieu de la page.

*Suicide en prison*

— Lisez ! ordonna Sabine Cara.

*Lundi, en fin de journée, le corps sans vie de Valéry Dorval, plus connu sous le nom de Vador, le violeur psychopathe aux nombreuses victimes, a été découvert dans sa cellule du centre pénitentiaire de Caen. Selon une source proche de l'enquête, il aurait mis fin à ses jours d'une manière plutôt atroce, sans précision. Il semble que Vador, en pleine rédemption mystique depuis sa condamnation à vingt ans de réclusion criminelle, ait été sur le point de bénéficier d'une libération conditionnelle. C'est le troisième suicide en un an à la prison de Beaulieu, d'une grande vétusté...*

Marion abandonna la fin de l'article, regarda en haut de la page. Le journal étant daté du mercredi 13 février, le suicide s'était donc produit le 11. Son intérêt était maintenant d'autant plus piqué que l'évocation de ce tueur la replongeait quelques années en arrière. Valéry Dorval, dit Vador... À l'évidence, pour la patronne d'un Office central de la police judiciaire, dédié aux affaires de crimes et violences contre les personnes, c'était un nom pour le moins inoubliable. À moins de trente ans, l'un des agresseurs sexuels les plus redoutables de ce début de siècle avait créé une véritable psychose en

région Rhône-Alpes, dans les villes de Grenoble, Vienne et Romans en particulier. Son *crime movie*, émaillé d'agressions d'une violence et d'une perversité peu communes, avait duré plusieurs années. Marion avait participé à sa traque sans parvenir à l'arrêter. Quand c'était enfin arrivé, elle venait d'être mutée à Paris, à la police des chemins de fer, et elle n'avait pas eu la chance de l'avoir en face d'elle. Incarcéré et condamné, Vador n'avait plus fait parler de lui.

De là à lui accorder une libération anticipée, tout de même...

Quand elle les affronta, les yeux de Sabine Cara semblaient vouloir la transpercer. Qu'est-ce que cette femme avait à voir là-dedans ?

Marion s'apprêtait à lui demander quelques précisions quand elle sentit une présence derrière elle. Arrivée en toute discrétion comme à son habitude, Alix de Clavery lisait par-dessus son épaule. Quand elle eut terminé, elle interrogea Marion du regard. Celle-ci haussa les épaules pour signifier qu'elle était tout aussi larguée.

Puis elle entendit la voix de Valentine interpeller sa mère avec rudesse et jugea qu'il était grand temps d'en finir. Elle flanqua le journal entre les mains de Sabine Cara.

— Allez m'attendre dehors ! lui ordonna-t-elle.

La femme obéit, non sans une ultime résistance parce que, à l'évidence, elle n'aurait pas dit non à un affrontement avec sa fille. Alix de Clavery sauva la situation l'air de rien comme à son habitude en entraînant la mère de Cara vers la sortie. Marion eut toutes les peines du

monde à calmer Valentine et à la ramener auprès de Rose.

— Je m'en occupe, dit-elle à la capitaine qui serrait les poings pour refouler l'envie de meurtre qui la débordait. Toi, tu restes là !

Sans qu'elle ait besoin d'ajouter quoi que ce soit, les deux autres psys de l'Office, Stéphane Ducros, une montagne humaine inébranlable, et le discret mais solide Chris Bochard, encadrèrent la capitaine. Quelqu'un annonça qu'un vin d'honneur était servi dans une salle du premier étage. Entraînée par Rose, Valentine y précéda les invités.

Marion rejoignit Sabine Cara et Alix à l'extérieur, en haut des marches de l'escalier de la mairie. Les deux femmes devisaient comme de vieilles copines et Marion apprécia qu'Alix ait ramené un semblant d'apaisement chez la vieille dame, qui, miracle ou hasard, ne toussait plus. Mais, à entendre sa respiration laborieuse, il était à craindre que ce répit ne dure pas.

— Ce n'est pas un suicide, affirma Sabine Cara, immédiatement sur la défensive dès qu'elle aperçut Marion.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Je le sais. C'est impossible. Je l'avais vu deux jours avant.

Marion scruta la femme comme si elle s'attendait à l'entendre éclater de rire. Ou à voir déboucher au coin de la rue une ambulance qui l'aurait embarquée *manu militari* pour l'IPPP<sup>1</sup>. Mais c'est un taxi qui se présenta

---

1. Infirmerie psychiatrique de la Préfecture de police de Paris.

et s'arrêta le long du trottoir, lumignon rouge allumé. Alors que Marion allait lui demander de s'expliquer, Alix lui adressa un signe discret, signifiant qu'il fallait la laisser parler. Si elle était dingue ou atteinte d'un syndrome délirant d'identification – assez fréquent à son âge –, il était impératif de lui permettre de s'exprimer. Quelques secondes s'écoulèrent avec, en fond sonore, le bruit de la circulation sur l'avenue.

— Il allait bientôt sortir, reprit enfin Sabine Cara en triturant son mouchoir. J'étais contente mais lui ça l'inquiétait, alors j'étais allée le voir pour qu'on en parle ensemble... De la suite, quoi, vous voyez ?

De mieux en mieux, évalua Marion en se demandant comment la mère de Valentine, employée de mairie à Romans, et sauf à imaginer qu'elle était aussi juge, avocate ou visiteuse de prison, avait pu avoir un contact avec...

— J'ai bien vu qu'il avait peur, reprit-elle en malmenant le journal qu'elle avait gardé à la main. J'ai cru qu'il faisait une crise d'angoisse à l'idée de se retrouver dehors... J'ai essayé de le rassurer, mais c'était impossible... Et après sa mort, j'ai compris qu'en fait, il n'avait pas peur de sortir, il avait peur de quelqu'un.

Marion, éberluée, ne comprenait rien à cette histoire. Elle voulut en savoir plus mais la vieille dame jusqu'ici voutée se redressa brusquement, ses yeux gris-bleu dardés vers l'arrière de façon inquiétante. D'un coup d'œil rapide, Marion aperçut Valentine qui, sortie à son tour, s'apprêtait à leur foncer dessus. La vieille dame colla tout à coup le journal entre les mains de Marion.

— Occupez-vous de ça, s'il vous plaît, c'est comme qui dirait ma dernière volonté...

— Mais enfin, madame, dites-m'en un peu plus !

Mais Sabine Cara ne l'écoutait plus. D'un mouvement vif, elle dévala les marches pour s'engouffrer dans le taxi qui démarra aussitôt.

Marion sentit la chaleur de Valentine contre son épaule. Quand elle se retourna, elle vit des larmes briller dans ses yeux. Et de la détresse.

— Viens, dit Marion doucement, c'est ton mariage, laisse tomber...